

Le système anaphorique

Victor Hugo, Les Contemplations, Pleurs dans la nuit/

XIV

On brave l'immuable; et l'un se réfugie
Dans l'assoupissement, et l'autre dans l'orgie |
Cet autre va criant: |
- A bas vertu, devoir et foi ! l'homme est un ventre!
Dans ce lugubre esprit, comme un tigre en son antre,
Habite le néant |.
Ecoutez-le: - Jouir est tout. L'heure est rapide.
Le sacrifice est fou, le martyr est stupide;
Vivre est l'essentiel.
L'immensité ricane et la tombe grimace.
La vie est un caillou que le sage ramasse
Pour lapider le ciel. -

Il souffle, forçat noir, sa vermine sur l'ange.
Il est content, il est hideux; il boit, il mange;
Il rit, la lèvre en feu,
Tous les rires que peut inventer la démence;
Il dit tout ce que peut dire en sa haine immense
Le ver de terre à Dieu. |
Il dit: Non! à celui sous qui tremble le pôle.

Soudain l'ange muet met la main sur l'épaule
Du railleur effronté;
La mort derrière lui surgit pendant qu'il chante;
Dieu remplit tout à coup cette bouche crachante
Avec l'éternité.

Marion Duvauchel 17/11/2019 16:50

Comment [1]: Braver l'immuable est la posture générale, qui se distribue ensuite entre 'l'un » et « l'autre ». Entre deux postures contrastées, celle de la torpeur et celle qui consiste à s'étourdir dans les plaisirs et à étouffer la voix de la raison comme celle, plus intime, de la conscience qui nous rappelle à notre humanité. Balzac a très bien décrit ce déchirement intérieur (*Splendeurs et misère des courtisanes* en particulier)

Marion Duvauchel 17/11/2019 16:50

Comment [2]: C'est cette dernière attitude devant Dieu (ou la divinité) qui va faire l'objet d'une description plus précise et d'une dénonciation.

Marion Duvauchel 17/11/2019 16:50

Comment [3]: Ce n'est plus l'épicurisme jouisseur, mais le nihilisme forcené qui est dénoncé ici.

Marion Duvauchel 17/11/2019 16:50

Comment [4]: C'est le « *vanitas vanitatum*, mais subverti. Si tout est vain, que reste-t-il ? La jouissance. Mais si tout est vain, à quoi bon la grandeur, l'héroïsme, le sacrifice, le martyr. Si tout est vain, la vie ne nous apprend rien, et la vie elle-même est vaine. Elle est un caillou que le sage (ou prétendu tel) ramasse pour lancer vers le ciel en même temps que sa rage.

Marion Duvauchel 17/11/2019 16:50

Comment [5]: Retour à la position de jouissance forcenée, qui ne fait que traduire une rage insensée. Tout est concentré sur la bouche : la bouche gloutonne, la bouche qui éclate du rire de ceux qui maudissent et blasphèment, il dit tout, il dit « non ».

Oublions l'obsession du commentaire composé. Le texte est magnifique, il décrit la position blasphématoire de l'impie. C'est Don Juan tel que le décrit Molière, ou la figure du débauché comme on en trouve dans l'œuvre de Balzac, en particulier celle de Mémoires.

Hugo, élevé dans la doctrine chrétienne, passionné de la Bible qu'il découvre très jeune, ne fut pas un catholique ardent. Mais il était nourri du système d'images hérité de sa tradition religieuse, dans lequel il a largement puisé pour alimenter son génie poétique. Il avait une âme foncièrement religieuse.

Dans ce poème, il stigmatise sans pitié l'épicurisme. Non pas la philosophie d'Épicure, une sorte de frugalité élaborée en doctrine et liée à l'estomac plus que fragile du philosophe, mais une doctrine où le plaisir est tout, et qui ruine ce qui fait l'homme. C'est une description prophétique de l'homme moderne, avide de jouissance, révolté contre le ciel et contre sa tradition religieuse, méprisant tout ce qui fait la grandeur de l'homme : l'aspiration à une vie morale capable de le conduire au sacrifice et au martyre.

C'est à la foi une description terrible du pécheur (du Don Juan impénitent), mais aussi un rappel féroce que la mort est aussi l'heure où il faudra rendre compte de la vie menée. Et cela sonne comme un avertissement.

En quelques lignes Hugo montre le passage de l'épicurisme à un hédonisme vain, puis de l'hédonisme au nihilisme. Il décrit ce nihilisme comme un « verbe » insensé et plein de rage, autrement dit, de l'impiété on passe au blasphème. Cette « bouche crachante » se verra fermée brutalement.

L'homme qui n'est qu'un ventre n'est bientôt plus qu'une bouche incapable d'autre chose que des plaisirs de la table. La rage que pareil reniement de toute humanité implique le conduit à un « verbe » renversé, qui n'est plus que rage contre un Dieu que pourtant il refuse, rejette et refuse de reconnaître.

Le poète montre le passage de l'impiété au blasphème. Et si vous voulez utiliser le jargon cuistre développé dans nos feux IUFM, je vous propose l'axe suivant : montrez par quels procédés l'auteur stigmatise l'impiété générale et le blasphème en particulier.

Parmi ces procédés, la structure anaphorique me semble tout à fait intéressante à étudier. Elle organise le texte et en structure la progression.

Quelques remarques :

Hugo commence par un « on » impersonnel. « On », c'est-à-dire les impies, car c'est l'impiété que le poète stigmatise.

Puis ce « on » se décline entre « l'un » et « l'autre ». Et c'est ce deuxième terme de l'opposition qui est ensuite décliné. Car l'assoupissement est sans doute moins virulent que le choix de la débauche.